LES TIMBRES. THE WAY TO PARADISE : SUMMER. Fêtons l'été 2018



FÊTONS l'été 2018 ! LES TIMBRES : THE WAY TO PARADISE (Festival Musique & Mémoire, juillet 2016). Quoi de plus enchanteur et énnivrant qu'égrener les saisons de l'année en musique et poésie ? L'ensemble sur instruments anciens LES TIMBRES créée un nouveau spectacle (première mondiale en juillet 2016) où l'ivresse des sens le dispute à l'évocation nostalgique, l'effusion tendre et amoureuse, l'oubli alcoolisé. C'est aussi un exceptionnel concert pour consorts de cordes et soprano diseuse, évocatrice, mystérieuse… Les Timbres jouent la langueur et le raffinement poétique des compositeurs anglais du XVIIè. **Voici pour fêter l'été 2018, SUMMER**, seconde séquence du spectacle **THE WAY TO PARADISE**, cycle des 4 saisons revisité par le collectif sur instruments baroques – captation intégrale réalisée par le studio CLASSIQUENEWS.TV – juillet 2016 – Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM © 2017

Détail du programme de la séquence été / summer :
William BYRD : Upon a summer's day
Orlando GIBBONS : Go from my Window
ANONYME : The Dark is my delight
John PLAYFORD (1623-1686) : divisions sur John come kiss

COMPTE RENDU, Opéra. Aix en Provence, le 4 juillet 2018. R. STRAUSS : Ariadne auf Naxos / Ariane à Naxos.



COMPTE-RENDU, Opéra. Aix en Provence, le 4 juillet 2018. R. STRAUSS : Ariadne auf Naxos / Ariane à Naxos (Devielhe, Mitchell). En 2016, **Katie Mitchell** avait, après son fulgurant et premier (à Aix) Written on skin, frappé juste et fort dans un Pelléas et Mélisande, tendu et onirique à la fois, grâce à l'excellente et troublante soprano charismatique Barbara Hanigan dans le rôle de Mélisande. Revoici Mitchell dans l'un des joyaux de l'opéra moderne, celui conçu début XXè (en pleine première guerre) par le duo mythique **Strauss** / Hofmmansthal : Ariadne auf Naxos / Ariane à Naxos.
La nouvelle production aixoise hélas rate son entrée et voici assurément le premier échec de la metteure en scène britannique dont l'univers littéraire et néobaroque (la pièce s'inspire de Molière) lui semble bien étranger. Pourtant, l'œuvre dans sa version finale de 1916 est un miracle de poésie et de facétie jouant sur l'obligation imposée aux interprètes présents (ce qu'explique le Prologue), de jouer,

comme le souhaite le mécène de la soirée (l'homme le plus riche de Vienne), la comédie italienne et l'opéra, en même temps. Voilà pourquoi les deux équipes doivent s'accorder : le prétexte est un métissage des genres qui sur le plan théâtral et musical produit des miracles.

Pourtant, ici, règnent le non sens et les idées hors sujet.
Contresens absolu et délire exubérant / exorbitant : le maître à danser (**impeccable Rupert Charlesworth**), est dans le Prologue, caricatural, affublé d'une perruque blonde Marylin, figure déjantée, bling bling et qui est de surcroît, ici le pilier du Prologue : agité, nerveux, en rien fin ni comique. Dommage.
De même Ariane empaquetée dans une robe impossible est enceinte jusqu'aux dents et accouche au moment de sa rencontre avec le dieu de l'ivresse et de la résurrection : Bacchus. Pourquoi une telle idée ?
Mais plus embêtant, Mitchell ne s'intéresse qu'au drame douloureux, celui d'Ariane trahie par Thésée… Ici règne la douleur (alors que la partition pétille par son double effervescent, tragique et comique : soit Ariane et Zerbinette). Les comédiens italiens ratent (volontairement) toutes leurs pseudo facéties, maladroits, prévisibles. Le majordome coupe plusieurs airs en sentences malvenues (et totalement incongrues), … le spectacle est déroutant par son incohérence et ses options qui dénaturent et décalent le sens de l'opéra. Oublions vite cette erreur d'une Katie Mitchell, étrangère à la finesse ambivalente voulue et réussie par Strauss et Hofmannsthal. Aix avait jusque là réussit spécifiquement ses lectures de l'opéra comique, léger et tragique énivré. Ici, on s'ennuie ferme. La vision et ses interruptions sauvages finissent même par agacer. Exactement quand à Aix encore, Dmitri Tcherniakov se permettait de repenser le déroulé chronologique des Noces de Figaro, et de Don Giovanni, perturbant profondément la clarté du drame conçu par Mozart et Da Ponte. Les directeurs actuels pensent régénérer le genre lyrique en acceptant le délire et les

visions souvent fumeuses des metteurs en scène. Soit. Mais on risque de fatiguer un public difficile à capter, sensibiliser, fidéliser…

Musicalement, les éléments proposés sont plus convaincants. Mais la tradition aixoise nous a habitué à l'excellente : on ne citera qu'une production précédente, celle avec Jessye Norman, Ariane embrasée, tragique, hallucinée à la présence magnétique (1985)…

Dans la première partie, aux côtés du maître à danser pétillant, au comique percutant et savoureux déjà cité, la mezzo américaine **Angela Brower** campe un très solide Componist. Puis au début du drame, avant l'apparition d'Ariane, les 3 naïades séduisent par le grain accordé du trio qu'elles composent. Aux côtés d'un Bacchus rayonnant et sans effort (excellent **Eric Cutler** dont le timbre exprime cette lumière salvatrice qui ressuscite Ariane moribonde et clame le miracle de leur rencontre), l'Ariane justement de la norvégienne **Lise Davidsen** si elle ne manque pas de puissance, maîtrise bien peu la tenue de ses aigus et manque de finesse comme d'intensité pour un personnage ciselé comme un gemme noir : Ariane à Naxos est aux portes de la mort : éconduite par celui qu'elle aime toujours, Thésée, elle ne songe qu'à mourir.
Reste le quatuor des comédiens italiens (Arlequin, Brighella, Scaramuccio et Truffaldino) : raté, comme évacués par une mise en scène qui n'a pas travaillé leur présence ni interroger le contraste qu'ils permettent et réalisent sur la scène. Le résultat laisse déconcerté. **Et la Zerbinette de Sabine Devielhe**, malgré l'estime que nous avons pour la chanteuse, par ailleurs excellente mozartienne et remarquable Mélisande, sa Zerbinette manque de profondeur, de trouble, de malice voire d'impertinence, car le rôle contraste avec l'amour tragique et sombre, incarné par Ariane : zerbinette est la contrepartie comique, insouciante de celle qui a été éconduite et abandonnée par Thésée : or rien dans ce chant jolie, méticuleux, un rien pincé, n'exprime l'insolente vivacité

d’une Zerbinette ardente et enivrante qu’ont en leur temps, magnifiquement défendu Rita Streich ou Kathleen Battle (qui a d’ailleurs enregistré le rôle pour Decca aux côtés de Jessye Norman). Non, il est trop tôt pour Sabine Devielhe : la voix est trop fragile et frêle pour un caractère qui demande de l’esprit et de l’espièglerie même. Mais Mitchell avait-elle conçu une partie importante pour elle dans une mise en scène … ratée ? Même impression d’inabouti et de superficialité dans la direction bonhomme et parfois précipitée du chef. Dommage. Pour sûr, la production n’est pas l’événement encore moins le miracle qu’on nous a annoncé. Seconde chance : le 11 juin à partir de 20h : diffusion d’Ariadne auf Naxos, Arianne à Naxos, sur Musique.

_____

COMPTE RENDU, Opéra. Aix en Provence, le 4 juillet 2018. R. STRAUSS : Ariadne auf Naxos / Ariane à Naxos. En direct sur France Musique, le mercredi 11 juillet. 2018

_____

MISE A POINT
Pourquoi ressasser toujours et encore les mêmes références du passé ? VOIR ci après les trois extraits vidéo et vous comprendrez …

Kathleen Battle chante Zerbinette en répétition (Metropolitan Opera 1989) :
https://www.youtube.com/watch?v=oj-o7TbGCek

Grand monologue où la comédienne loue les amours volages et légers, l'insouciance plutôt que les chaînes d'un seul amour tragique :
https://www.youtube.com/watch?v=xM9B-z53BBk

Jessye Norman chante Ariane en répétition (14mn) :
https://www.youtube.com/watch?v=8xVEtwnT3aE

FRANCE MUSIQUE, direct : Ariadne auf Naxos depuis Aix 2018



France Musique, Mercredi 11 juillet 2018. STRAUSS : Ariadne auf Naxos. Nouvelle production d'Aix 2018, cette Ariadne auf Naxos de Richard Strauss fera-t-elle l'événement de l'édition du Festival provençal pour ses 70 ans ? Nul n'est moins sûr… Il faut deux superbes cantatrices dans les rôles clés de Arianne / Ariadne (soprano lyrique au caractère tragique, car elle souffre et pour une bonne première partie d'opéra, pleure d'avoir été abandonnée par Thésée), de Zerbinette, personnage inventé par le poète Hofmmansthal et Strauss, soprano léger et coloratoure, dont l'esprit joyeux, essentiellement lumineux préfère enchaîner les aventures amoureuses plutôt que s'enchaîner à un seul homme (comme le fait Ariadne). D'ailleurs le grand air de Zerbinette dans l'opéra proprement dit, explique cette vision certes inconstance et badine, mais tellement plus confortable. Il faut aimer l'amour avant les hommes… revendique la pétillante Zerbinette face à la tragique

et lacrymale Arianne.



Dans cette production, les festivaliers retrouvent la metteure en scène **Katie Mitchell**, adoubée localement depuis son triomphe dans Written on skin de Benjamin, la zerbinette (que) brillante de Sabine Devielhe… on reste plus réservé sur l'Orchestre de Paris et la direction de Mark Albrecht pas toujours très nuancé, d'autant que Strauss et son librettiste fétiche, ont ciselé une partition parmi les plus raffinées qui soient, véritable opéra de chambre, hommage au baroque et nouvelle proposition pour un opéra allemand qui est continument chanté, avec cette verve et ce jeu des registres poétiques, qui marrie comédie (la présence des comédiens italiens de la commedia dell'arte) et tragédie (la figure d'Arianne, pleureuse noble et royale… bientôt sauvée par sa rencontre avec Bacchus).

France Musique, Mercredi 11 juillet 2018, 20h, direct. STRAUSS : Ariadne auf Naxos.

Distribution :

Direction musicale : Marc Albrecht
Mise en scène : Katie Mitchell

Primadonna / Ariadne : Lise Davidsen*
Der Tenor / Bacchus : Eric Cutler
Zerbinetta : Sabine Devieilhe*
Der Komponist : Angela Brower
Harlekin : Huw Montague Rendall
Brighella : Jonathan Abernethy*
Scaramuccio : Emilio Pons
Truffaldin : David Shipley
Najade : Beate Mordal*
Dryade : Andrea Hill*
Echo : Elena Galitskaya*

Orchestre de Paris

Illustration : Hugo von Hofmmansthal, librettiste enchanteur pour Richard strauss

---

LOIRE. L’ESTIVAL DE LA BÂTIE – Du 5 au 21 juillet 2018



(LOIRE) ESTIVAL DE LA BÂTIE, 5-21 juillet 2018. L’Astrée, d’Honoré d’Urfé, écrit de 1607 à 1627 : cinq parties, quarante histoires en soixante livres pour un total de près de 5400 pages, le plus long de la littérature française, est bien ce qu’on appelle, sinon une série, un roman fleuve. Comme la Loire, dont certains paysages l’ont inspiré, le plus long des fleuves français, aussi bien et mal connue que l’incernable roman. Bref, la longue Loire, ses rives, ses dérives et ses rivages, ponctués des visages bien identifiés, souriants, de châteaux Renaissance, très en aval. Mais, bien en amont, le fleuve en apparence aimable mais indomptable, pas navigable, s’étire, ondoie, louvoie, creuse capricieusement des mystères dans le roc, la roche, la montagne qu’elle baigne, lèche, mais pour la mordre, puis s’étale, s’endort en apparences de lacs paisibles propices aux baignades, aux escapades en voiliers, barques, canots, canoës, s’enfonce, se love voluptueusement dans des gorges profondes boisées, prisées des randonneurs, que ne soupçonnera jamais son large et plat estuaire dompté et navigué dans l’Atlantique lointain.

La Loire à lire, à dire, à voir



Un château, une chapelle romane avec un retable baroque, un promontoire : vue plongeante sur ces gorges de la Loire, presque inconnues, au fond desquelles vogue le pétale d'une voile sur une eau ne dormant que d'un œil, tenue à l'œil, sans doute aussi par ces châteaux qui hantent encore des sommets, perchés, fantômes pétrifiés, tel celui de Saint-Paul-en Cornillon ou, étrange navire immobile de pierre, celui bien nommé de Château de la Roche, posé sur l'eau de toute sa masse comme un improbable et impondérable rêve médiéval merveilleux où le minéral n'aurait que le poids d'une feuille d'automne mirant son double inversé flottant sur un miroir.

Le Forez d'Honoré d'Urfé

Au-delà de ces monts décoiffés, hérissés et touffus, la plaine du Forez peigne doucement la molle ondulation de ses bocages tendres et des souvenirs universitaires de lectures se retrempent en douceur et couleurs dans ces petits cours d'eau paisibles qui sont le cadre arcadique de l'Astrée, ainsi ébauché par Honoré d'Urfé dans l'incipit de son roman :

« Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays nommé Forez, qui en sa petitesse contient ce qu'il y a de plus rare au reste des Gaules […] divisé en plaines et en montagnes […] Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille, des monts assez voisins et arrosée du fleuve de Loire, qui prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encor trop enflé ny orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs ruisseaux en divers lieux vont baignant la plaine de leurs claires ondes, mais l'un des plus beaux est Lignon, qui vagabond en son cours, aussi bien que douteux en sa source, va serpentant par cette plaine depuis les hautes montagnes de Cervières et de Chalmazet jusqu'à Feurs où Loire

le recevant, et lui faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Océan. »
En ces lieux pacifiés par la géographie, dans une Gaule mythique du Vesiècle, peuplée de bergers galants chantant de bucoliques et mélancoliques amours, d'Urfé situe son roman pastoral qui se veut une réplique française aux romans pastoraux célèbres, italien de l'Arcadie de Jacopo Sannazaro(1502), espagnols de Jorge de Montemayor, la célébrissime Diana (1559) en prose et vers, passionnément lue dans toute l'Europe pendant plus d'un siècle, et la proche Galatea (1585), roman d'analyse psychologique de Cervantèsque l'auteur de Don Quichotte considérait son chef-d'œuvre.

La Bâtie d'Urfé
Bastion médiéval fortifié, allégé en agréable bastide, bâtiment de plaisance, à la Renaissance, la Bastie ou Bâtie d'Urfé offre au regard, de son origine moyenâgeuse, un solide corps de bâtiment frontal à la française, coiffé d'un vaste toit d'ardoise grise , mais deux ailes latérales vous accueillent de leurs deux bras largement ouverts. Celle de droite, aligne une arcature légère en pierre grise sur le blanc de chaux, dans la pureté d'épure florentine, supportant une galerie, une aérienne loggia de fines colonnettes. Cercle, triangle des frontons de portes et fenêtres, tout le rêve géométrique de la Renaissance est discrètement inscrit dans ces pierres : à l'univers idéal, mathématique, parfait, créé par un Créateur architecte, doit répondre, ici-bas, l'imparfaite matière domptée par la symétrie, la proportion, synonymes alors de beauté, tentative de perfection humaine pour approcher celle de Dieu. Même la danse du temps, fondée sur des lignes symétriques et des cercles, doit être l'image terrestre, comme la polyphonie, de la musique et de la géométrie des sphères.

Jardin clos

Jouxtant la galerie italienne, le jardin est un écho végétal à l'idéal géométrique de la Renaissance : hortus conclusus, 'jardin clos' hérité de la tradition mystique et poétique, qui remonte au Cantique des cantiquesde Salomon avec cette sentence :

« *Hortus conclusus soror mea, sponsa ; hortus conclusus, fons signatus.* » (4, 12),

('Ma sœur et bien-aimée est un jardin enclos ; le jardin enclos est une source fermée. » L'hortus conclusus est un thème iconographique de l'art religieux européen qui représente souvent la Vierge Marie ou la Dame parfaite des troubadours peintes en leur jardin intime, secret. LaRenaissance donnera un autre sens, profane et humaniste à l'hortus conclusus : jardin enclos, comme ici, de murailles crénelées aux allées de plantes taillées très géométriquement (sans être encore le jardin dit « à la française »). Centré comme en un point focal sur une petite rotonde en forme de temple, avec ses parterres en carré et ses allées symétriques, le jardin métaphorise la culture défendue jalousement par ses murs contre la nature inculte qui l'assaille de l'extérieur, dont les fourrés touffus, les frondeuses frondaisons menaçantes débordent par-delà les murs protecteurs.

Un impavide Sphinx de pierre préside la montée de la rampe, symbolise le savoir et une grotte dans le goût maniériste, rocailles, mascarons en matériaux naturels, stalactites, galets, cailloux et coquillages multicolores, statues des saisons, fontaine, allégorise un lieu de réflexion culturelle avant l'entrée cultuelle d'une petite mais somptueuse chapelle où les symboles chrétiens semblent se refuser à toute identification fanatique du dogme.

Aïeul d'Honoré, Claude d'Urfé (1501-1558), ambassadeur de François Ier à Trente, pour le fameux Concile de la Contre-Réforme, gouverneur du Dauphin, a imprimé et cultivé en ce lieu, en pierre et végétaux, sa culture et ses idées humanistes dès 1535, puisant l'inspiration dans ses séjours en Italie.

L’Estival de la Bâtie



En ce lieu de rêve s’en concrétise un autre :L’Estival, festival, musical, familial, de la Bâtie. **Emmanuelle Bertrand et Pascal Amoyel** en sont les parrains cette année. Depuis huit ans déjà, ce lieu si riche en Histoire et histoires, est amoureusement investi par les arts vivants, la culture sous toutes ses formes avec, en facteur commun la musique sans frontières déclinée en genres : classique, jazz, variétés, danse, sans faire aucun genre ni chichis, musiques du monde et un monde de musiques. On y passera gaiment des deux rives de la Méditerranée à l’Atlantique du Rio de la Plata grâce au Plaza Francia Orchestra, maîtres du néo-tango, en clôture le 21 juillet. Mais le Festival s’ouvre le 5 juillet, après un apéro-concert à 19h30 de jazz flamenco (des tapas espagnoles au menu, non ?), en grande pompe musicale, sans être pompeux ni pompier ni pompant, avec L’Orchestre symphonique européen (beau symbole d’ouverture de frontières) dirigé par Daniel Kawka avec, au programme, Berlioz, Ravel, Dvořák.

Le 6 juillet, après le rituel encore apéro-concert, La Petite symphonie

et Les Lunaisiens, huit chanteurs,enchanteront aussi la cour d’honneur autour de Daniel Isoir, avec ses textes adaptés pour en rendre plus facile l’accès, La Flûte enchantée, poétique, cocasse, touchante, bouleversante, où, la veille de sa mort, le compositeur laisse parler en lui, pour nous, pour la dernière fois, l’enfant Mozart.



Du 5 au 8 juillet, dès 16h30 jusqu'à 20 h., la magnifique idée si mozartienne : des « Spectacles en herbe », pour jeunes pousses de spectateurs, à partir de trois ans ! Instruments de musique géants pour les familiariser concrètement avec l'orchestre, projections de films animés, du théâtre musical, Tutto Figaro, Le Barbier de Séville et Le Mariage de Figaro, une course contre la montre en 30 minutes, jouée et chantée par une troupe pleine d'humour et d'amour. Et même Hamlet, la longue, longue tragédie de Shakespeare condensée en une heure pour enfants sages à partir de six ans et parents passant, on l'espère, par là. Spectacles qui seront repris d'autres jours, et pour 5€ seulement.

La Méditerranée semble cette année irriguer ces paysages de la Loire et du Lignon, des chants de la côte algérienne au flamenco andalou, en passant par la tarentelle napolitaine, mais je me dois de préciser que cette danse tourbillonnante, est un rituel antique dans tout le bassin méditerranéen, consistant à l'origine en un rituel exorcisme physique et musical : écraser la tarentule, male araignée piquant dangereusement les jeunes mâles et que le piétinement de la danse doit impitoyablement écraser. Cela donna justement le zapateado du flamenco, ce fascinant battement rapide et expressif des pieds, des pointes et talons, qui rivalise avec celui des castagnettes ! Mais ici, c'est le groupe Disperato qui réinvente Naples en chansons dans Lalala Napoli (20 juillet).

Étoile brillante du flamenco moderne, élargi aux sonorités du saxo et du marimba, sans oublier ce piano qui précéda la guitare à la fin du XIXe siècle dans les premiers spectacles publics, la blonde Rocío Márquez, avec son spectacle Firmamento, (7 juillet) montrera que la tradition, loin d'être poussiéreuse, se régénère par la greffe à l'actualité en accompagnant de sa voix le danseur et chorégraphe Israel Galván. L'autre rive de la Méditerranée, telle une Vénus surgie de l'onde, enverra le 19 juillet Souad

Massi et sonTriode musique méditerranéenne folk dans les jardins clos mais ouverts au monde.
On ne va pas défiler ici toute la riche programmation qu'un clic plus bas sur le site du Festival suffira à dérouler avec prix et horaires. On signale simplement des points forts, tel, le 12 juillet, le spectacle de danse par la Compagnie Julien Lestel La Jeune fille et la mort de Schubert suivi par leQuartet sur la musique « répétitive », obsédante, de Philip Glass, interprétée par le remarquable Quatuor des Solistes de l'Orchestre Philharmonique de Marseille. Ayant eu la chance d'assister à la création de cette première œuvre l'an dernier, j'en citerai ma conclusion sur classiquenews, en revoyant cette jeune fille harcelée, assiégée par une mort démultipliée dans les autres danseurs :
« ses enchaînements fouettés, ses jetés, ses sauts, ses grands battements, battements d'ailes des bras, autant de battements de cœur haletant au rythme de cette inéluctable danse macabre, ne s'opposent pas à cette Mort sans arêtes, sans angles, arrondie, toute en ondes, ondulations, tout est délié et même cette superbe image plastique où la sombre grappe mortuaire agrippe enfin l'ardente jeune fille, groupe un instant suspendu, c'est le renversement pluriel de cette Mort s'attachant désespérément, amoureusement, à la vie.La jeune fille,Aurora Licitra, vive flamme que la grisaille et les tenailles de la mort cherchent en vain à atteindre, étreindre, éteindre, c'est la Vie dansant la Mort. »
Le lendemain, le 13 juillet, on retrouvera encore Julien Lestel et sa Compagnie pour trois autres chorégraphies sur des musiques de Debussy, Ravel Le Faune/ Boléro/ et l'emblématique et révolutionnaire à sa créationLe Sacre du Printempsde Stravinsky dont j'ai eu aussi la chance de voir une reprise ; je livre aussi quelques mots de ma critique sur ce rituel d'une jeune vierge, l'Élue, sacrifiée pour sauver la tribu :
« malgré ce côté tellurique, terrien, râpeux, rampant de la chorégraphie de la tribu, en contraste, élans souvent aériens de cette jeune fille. Bras parfois de noyée se débattant contre l'onde humaine qui la happe, la frappe, la tire vers le

fond, avec ses mouvements qu'on dirait aussi palpitants de battements d'ailes, ses frémissements de tout un corps en agonie, comme en apesanteur parfois, l'Élue semble s'abandonner, devoir sombrer fatalement, même élevée en hostie du sacrifice, avec le flou, l'inconsistance d'un fin foulard de soie suspendu dans l'eau calme d'un temps et d'une musique brutale suspendus après l'orage et l'orgie du sacrifice. »

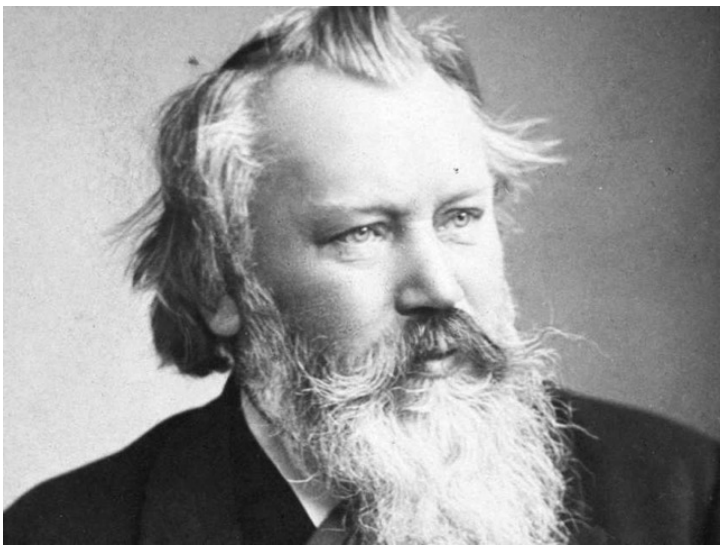
Mais la Bâtie, inclut aussi le cirque et en on aura une belle démonstration les 14 et 15 juillet par la grâce du duo d'équilibristes de la Compagnie d'irque & fien
Sol bémol.
Sans préjudice de tant de spectacles foisonnants dont on trouvera le détail dans la programmation globale, on ne saurait passer sous la main le concert justement du Pianiste aux 50 doigts, Pascal Amoyel lui-même, parrain du Festival avec sa complice Emmanuelle Bertrand. Ce mercredi 18 juillet, ce sera un émouvant exercice passionné d'admiration d'Amoyel à Georges Cziffra, dont il fut un des rares élèves. Àpartir de sa loge, palpitant moment d'émotion avant l'entrée en scène, Amoyel débute le spectacle dans son propre rôle et se glisse peu à peu dans la peau de Georges Cziffra. Il déballe ses partitions et retrouve une enveloppe adressée au n°16 de la rue Ampère, où Amoyel et Cziffra se sont succédés. Il replonge dans le temps : sa première rencontre avec le Maître, à treize ans, et nous entraîne dans la vie romanesque de ce légendaire pianiste hongrois. Une réappropriation amoureuse du maître disparu par l'élève admirable et admiratif.
Fête, festival, familial, amical, pour tous, petits et grands, château ouvert aux visites entre deux spectacles et ce merveilleux jardin, quadrillé de ces pelouses, vertes nappes pour des pique-niques de modeste Glyndeborne à la portée de tous.



Photos Festival : Gil Lebois

LOIR. L'ESTIVAL DE LA BÂTIE – Du 5 au 21 juillet 2018
Programme complet, horaires, tarifs, sur le site : estivaldelabatie.fr
Photos B. P.

Compte rendu, concerts, Châteauneuf-en-Auxois (Côte d'Or), le 1er juillet 2018, Cappus par Jonathan Dunford; récital de Juliette Mazerand, piano.



Compte rendu, concerts, Châteauneuf-en-Auxois (Côte d'Or), Eglise St Philippe et St Jacques, 1er juillet 2018, Œuvres de **Cappus**, par Jonathan Dunford et ses amis; récital de piano de **Juliette Mazerand** (Brahms, Franck, Debussy, Prokofiev). Pas moins de six concerts, dont un en plein-air, répartis sur deux jours, voilà qui est exceptionnel pour un bourg de 85 habitants, dont l'attrait réside dans une

splendide forteresse du XVe S, qui domine la vallée qu'emprunte l'A6. Une équipe de bénévoles s'est employée cette année à associer la musique et le vin, et l'on déguste l'une comme l'autre dans un cadre exceptionnel, la première sans retenue, le second avec modération.

A découvrir, de toute urgence

Force nous a été de choisir dans ces multiples propositions. S'ils ne furent pas les plus populaires, deux de ces concerts réunirent un public fidèle et éclairé. Le premier nous permettait d'écouter à nouveau Jonathan Dunford, Jérôme Chaboseau et Pierre Trocellier dans deux suites pour viole et basse de Jean Baptiste Cappus, que ces interprètes ont redécouvert, et dont il a été rendu compte récemment (Moutiers Saint-Jean, 5 mai 2018). Pleinement investis dans ce répertoire qu'ils illustrent à merveille, nous trois musiciens sont un bonheur constant à écouter. On se souvient de la révélation que constitua pour le plus large public le film « Tous les matins du monde », avec Jodi Savall (et Jean-Pierre Marielle), d'après le roman de Pascal Quignard. Marin Marais, et Monsieur de Sainte-Colombe, dont les suites pour deux violes n'étaient connues que de rares initiés, furent ainsi projetés au-devant de la scène. La découverte des suites de Jean Baptiste Cappus, dont Jonathan Dunford est le principal artisan, n'est pas une moindre découverte. La plénitude, la richesse harmonique s'y conjuguent avec la légèreté, l'élégance et la sensibilité. La dynamique de la danse, les phrasés, l'articulation, restitués avec naturel par nos interprètes, participent au bonheur de les écouter. Sans doute l'aboutissement le plus achevé de l'école française de viole.



Sur un beau Bechstein, parfaitement approprié, Juliette Mazerand, toujours aussi rare au concert, nous livre un programme ambitieux : Brahms, César Franck, Debussy et Prokofiev, dans des œuvres majeures. Les sept fantaisies, opus 116, de Brahms, sont plus remarquables les unes que les autres. Force, passion et clarté pour les n°1, 3 et 7, lyriques, quasi improvisés, avec ce qu'il faut de retenue et d'indécision pour les mouvements lents, toujours toutes les parties chantent. Le finale (allegro agitato), pris dans un tempo d'enfer, nous laisse sans voix. Une grande brahmsienne que cette interprète.

Le prélude, choral et fugue de César Franck, illustré par les plus grands, demeure une œuvre singulière, et redoutable. Ce que nous écoutons soutient la comparaison avec les versions les plus réputées : la fluidité, la plénitude, la maîtrise surprennent, et nous voilà plongés dans un univers foncièrement différent de celui de Brahms. La fugue est proprement lumineuse, avec une exposition proche de l'idéal. La puissance de la récapitulation finale est impressionnante, servie par une virtuose humble, toujours au service d'une expression sensible et forte. Un très grand moment. De Debussy, la Terrasse des audiences du clair de lune (livre II des Préludes, n°7) passe, à juste titre pour le sommet du recueil. Le rêve, la fantaisie, le fantasque, le charme, avec les couleurs les plus séduisantes confirmeraient, si besoin était, les qualités rares de Juliette Mazerand. Athlétique, pyrotechnique, certes, Sarcasmes est une des œuvres les plus exigeantes du répertoire, mais le rire grimaçant, amer, aux limites de la folie, peut-il être mieux rendu que dans ces cinq pièces ? Tous les touchers, toutes les attaques, toutes les dynamiques

sont sollicitées pour une des œuvres les plus diaboliques de la littérature pianistique. C'est incontestablement le sommet de ce riche récital, qui soulèvera les acclamations d'un public captivé et comblé.
Juliette Mazerand se refuse à sacrifier sa vie familiale au concert, c'est la raison pour laquelle son apparition annuelle, longuement travaillée et mûrie, représente un moment si fort. Osons l'écrire : nombre de pianistes professionnels aux qualités techniques et musicales moindres encombrent les concerts, les enregistrements, les médias. A-t-on le droit de limiter à un public forcément restreint un tel talent ? Tout en respectant ses choix, n'y a-t-il pas moyen de diffuser cette joie, réservée à ses auditeurs ? On l'espère, on le souhaite.

_____

Compte rendu, concerts, Châteauneuf-en-Auxois (Côte d'Or), Eglise St Philippe et St Jacques, 1er juillet 2018, Œuvres de Cappus, par Jonathan Dunford et ses amis ; récital de piano de Juliette Mazerand (Brahms, Franck, Debussy, Prokofiev). Crédit photographique © D.R.

RAPPEL : LIRE aussi notre compte rendu de Juliette Mazarand, piano, en 2017

FORMAT RAISINS : concert d'ouverture ce soir 21h (SANCERRE)



FORMAT RAISINS, ce soir 21h, concert d'ouverture du Festival. A 20h, dégustation, Mairie de Sancerre. Puis 21h, Concert d'ouverture : **Le Premier Cantor Luthérien / Ensemble Musica Nova, direction : Lucien Kandel** à l'Église Notre-Dame, Sancerre . L' ensemble vocal Musica Nova chante les œuvres, rarement données, des tout débuts de l'église luthérienne. Souffle, vertiges, prières collectives inaugurent **le Festival FORMAT RAISINS…**

Consultez toutes la programmation sur le site du Festival FORMAT RAISINS

Consultez la programmation complète ici

Festival FORMAT RAISINS, 5 – 22 juillet 2018 (6 ème édition). Idéalement implanté dans son territoire (Centre, Milieu de Loire, forêt des Bertranges), le festival **FORMAT RAISINS** ne cesse de se réinventer chaque édition, tout en formulant ce qui fait sa singularité : l'interdisciplinarité, la conjonction des personnalités invitées, dialoguant intimement avec le caractère du lieu qui les accueille (architecture et paysages, sites et parcours) : chaque séquence est un tableau humain, artistique, spatial au service de l'émotion et du partage, et cette nouvelle programmation ne

devrait pas déroger à cet esprit « Raisins » ; où le vin offert (avec modération) accompagne, renforce le caractère exceptionnel, convivial, souvent magicien de chaque événement : **visite, rencontre, concert.**
Ainsi les noms connus des vignobles locaux : Sancerre, Pouilly-Fumé et Pouilly-sur-Loire, Menetou-Salon, Quincy, Reuilly, Coteaux du Giennois et Châteaumeillant, se conjuguent selon les particularités des expériences artistiques conçues, sélectionnées par le directeur du Festival, **Jean-Michel LEJEUNE** ; le rite de la dégustation s'y marie avec la découverte et l'exploration du sonore et du spectaculaire. Ainsi le Prieuré de La Charité, les étonnantes Caves géologiques de La Perrière, la Commanderie de Villemoison, le Clos de Chavignol, le Château de Buranlure, l'ancienne Abbaye Saint Laurent-lès-Cosne, le Château des Granges, la Maison des Sancerre, la Tour du Pouilly, la Pêcherie à Cosne-sur-Loire, le Musée de la Machine agricole, les Forges Royales de Guérigny, le Château de la Motte-Josserand… sont autant de jalons qui marquent et inscrivent l'expérience musicale dans les mémoires et le territoire. Parmi les premiers artistes conviés pour cette 6è édition : les pianistes Jean-Philippe Collard, Marie Vermeulin, Pascal Contet (accordéon), Ensemble 2E2M, La Fenice, La Compagnie Kôré, Musica Nova, Vassilena Serafimova (percussions), Esla Wolliaston (chorégraphe), Rémi Delangle (clarinette), Alice Foccroulle (soprano)… Découvrir tous les artistes de FORMAT RAISINS 2018. **Du 5 au 22 juillet 2018, plus de 25 rvs vous attendent à seulement 2h de PARIS.**



Prochains concerts et événements :

_____

_____

VENDREDI 6 JUILLET 2018

10h30
Promenade en Forêt des Bertranges, en compagnie de Cyril Gilet, Garde-forestier

14h
Visite des Établissements Charlois, Murlin

16h30 et 17h30
Visite de l'Abbaye de Saint-Laurent L'Abbaye

19h
Le Souffle d'Éole
Compagnie Kôré

Saint-Laurent l’Abbaye

Autour de l’ancienne Abbaye Saint-Laurent, l’héritage réapproprié d’un grand volet de l’histoire de la danse : la « danse libre ». Un spectacle rare, suivi d’une dégustation

Infos et réservations ici

SAMEDI 7 JUILLET 2018

10h30
Visite du Château de La Motte-Josserand, Perroy

11h
Une dégustation d’un nouveau type
Belinda Kunz, mezzo soprano et Paul Bizot, guitare, Rosalinde Jaarsma et Jean-Michel Lejeune – Maison des Sancerre – Associer grands vins de Sancerre et musique, ici interprétée par un superbe duo. Une expérience qui marie les sons et les arômes. Un air d’opéra, un morceau baroque, une mélodie de Villa-Lobos… Rendez-vous convivial pour les amateurs de vins.

Infos et réservations
auprès de la Maison des Sancerre : 02 48 54 11 35

15h
Visite guidée du Vieux Donzy

17h
Le Chant des Oiseaux
Consort Brouillamini
Chapelle Saint-Martin, Donzy-le-Pré
Ensemble de flûtes à bec aux sonorités superbes, un voyage dans l’Europe des XVI et XVIIe siècles. Œuvres associées à des danses et des musiques populaires : la spagna, le madrigal, la frottola… Une magistrale transcription d’un concerto pour clavecin de Bach. Ces musiciens qui débutent une carrière

internationale vont nous faire tomber de nos chaises ! LIRE ici la critique complète du premier cd du Consort Brouillamini : Flûtes en fugue (1 cd PARATY), CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2018
Suivi d'une dégustation

Infos et réservations ici

19h45
Panorama du Belvédère, Saint-Andelain

21h
Concert du Quatuor Zaïde
Église Saint-Léger, Saint-Andelain
L'un des plus extraordinaires jeunes quatuors du monde… On est dans la cour des très très grands… Bartók et Beehoven, un diptyque gagnant, deux œuvres qui ne sont rien moins que des chefs-d'œuvres, l'un des grands moments du festival !
Précédé d'une dégustation

Infos et réservations ici

DIMANCHE 8 JUILLET

11h
Récital
Catherine Namura
La Grange, Murlin
Une pianiste qui joue de son instrument comme d'un orchestre. Une palette pleine de couleurs, un jeu plein de vie ! Il ne faut pas manquer son Dutilleux qu'elle joue superbement, ni l'Isle Joyeuse, peut-être la plus belle œuvre pour piano de Debussy. Anniversaire oblige !
Suivi d'une dégustation

Infos et réservations ici

15h
Visite du Prieuré, La Charité-sur-Loire

Attention, le concert de l’ensemble 2e2m a été annulé.

Informations et réservations pour les concerts et spectacles :
www.format-raisins.fr ou au 03 86 70 15 06
TARIFS = 14€ / 9€



Compte-rendu critique, opéra. LYON, le 27 juin 2018. MOZART, Don Giovanni, Orch de l'opéra de Lyon, Stefano Montanari.

Compte-rendu critique, opéra. LYON, le 27 juin 2018. MOZART, Don Giovanni, Orch de l'opéra de Lyon, Stefano Montanari. **David Marton** remet le chef-d'œuvre de Mozart sur le tapis, après une précédente adaptation aux Nuits de Fourvière, il y a une dizaine d'années, dans laquelle Don Giovanni était une femme (Don Giovanni keine pause). Pour la dernière production de la saison lyonnaise, le livret de Da Ponte, constamment malmené, est jeté aux oubliettes, la narration disparaît avec le Commandeur et le résultat est une lecture cérébrale, prétentieuse et pas toujours cohérente qui présente un jouisseur bipolaire presque soumis à un Leporello amateur fou d'opéra.

La lettre et le néant

Sur scène, un décor grandiose et austère en béton armé percé d'ouvertures circulaires, évocation d'un palais ou d'un palace en construction, égayé au plafond par une autre ouverture circulaire et moulurée, quelques marches vers une mezzanine et un rideau placé sur le côté droit au second niveau figurant la chambre de Leporello. Au milieu de la scène un lit à baldaquin, seule trace reconnaissable de l'origine espagnole et dix-septiémiste du héros. Visuellement c'est un peu triste

mais défendable, dans l'optique, assez peu originale, de montrer un séducteur compulsif en proie à une solitude et une misère affectives inéluctables. On découvre ainsi une sorte de don Juan kierkegaardien qui au lieu de vivre, spiritualise la chair, l'objet même de son désir. La lecture iconoclaste mais finalement datée du metteur en scène hongrois révèle un Don Juan victime au fond d'une trop précoce tentation sexuelle, symbolisée par un adolescent muet en pyjama (clin d'œil à l'adolescent vêtu de noir qui traverse le film de Losey ?), qui s'est substitué à la figure invisible du Commandeur. Leporello semble être le personnage principal d'une intrigue sans narration, exhibant dans son salon les enregistrements de l'opéra de Mozart qu'il dirige de la baguette, tandis que les notes de la version de Böhm sortent d'un tourne-disque vintage aux sonorités craquantes et que le serviteur, qui a perdu toute dimension comique, souffle a capella à son maître les paroles des récitatifs.
Plus problématiques sont les inévitables interpolations et les coupures – la plus drastique étant le sextuor final – censées servir et clarifier le propos du metteur en scène, mais ne font en réalité que le rendre plus énigmatique, danger prévisible pour qui s'éloigne de la lettre du texte. Marton dit ainsi s'être inspiré d'un roman allemand de **Thomas Melle**, Le monde dans le dos, dont des extraits sont dits en français par Don Juan et apparaissent de temps à autre arbitrairement dans les surtitres (en rouge), sans rapport aucun avec ce que l'on entend sur scène (comme dans l'air du champagne et le récitatif qui le précède). Ce détournement volontaire – un des poncifs insupportables de la dramaturgie « regie-theater » – qui déplace l'attention su spectateur, rend ainsi impossible toute concentration du public sur les chanteurs. Dans le second acte, d'interminables bruitages (vrombissements de voiture et chants de cigale) accentuent l'atmosphère spectrale et cliniquement austère (le couple Masetto-Zerlina est ripoliné en consultant médical) qui prélude, non pas à la course vers l'abîme infernal, mais vers le suicide du héros, par le biais d'un couteau que lui a remis son double

adolescent.
Dans le rôle-titre, **Philippe Sly**, qui fut un beau Don Juan l'été dernier à Aix dans la lecture de Jean-François Sivadier, était plus en voix que lors de la première et campe un séducteur tourmenté, mais vocalement crédible, loin de l'autoritarisme habituel, comme en témoignent un « La ci darem la mano » ou un « Deh vieni alla finestra » tout en délicatesse et légèreté. Le Leporello de **Kyle Ketelsen** est sans doute le plus impressionnant de la distribution, dépassant la fonction dévolue par le librettiste, mais Marton n'en a cure, et en faisant un personnage-clé de sa vision oblique, il le pare d'un habillage vocal plus somptueux qu'à l'accoutumée, tout comme impressionne l'amplitude vocale, presque wagnérienne de la basse sud-coréenne **Attila Jun**, en Commandeur invisible. En revanche, le Don Ottavio de **Julien Behr** nous a laissé sur notre faim, dans doute en partie à cause des choix dramaturgiques de Marton qui en fait un personnage falot et sans réelle envergure ; la voix est bien posée, mais trop souvent sujette à des approximations et des problèmes de justesse. Bien pire est la prestation du Masetto de **Piotr Micinski** (qui avait un faux air de feu Sergio Segalini), terne et peu sonore. En Donna Anna, **Eleonora Burratto** tranche par une assurance insolente et un volume par trop emphatique qui contraste avec la relative délicatesse de Sly, alors qu'elle appartient au même monde que Don Juan : on peine à reconnaître la grâce mozartienne (sa voix, au début, apparaît un peu grinçante, pas très belle), qui n'exclut pas l'expression d'une violence contenue (justifiée lorsqu'elle apprend avec stupeur qu'il a voulu la violer avant de tuer son père). Si l'Elvire d'**Antoinette Dennenfeld** déploie une énergie roborative, elle montre ses limites (voix peu gracieuse et poussive, un vibrato gênant), notamment à la fin de « Mi tradì ». Enfin, en Zerlina, **Yuka Yanagihara** a la voix gracile qui sied bien au rôle de soubrette, légitimant un ambitus et une projection fort limités.
Dans la fosse, **Stefano Montanari** dirige la partition avec une précision métronomique, malgré un début un peu trop discret et

des choix de tempi fortement contrastés (l'ouverture est abordée avec une vitesse inhabituelle), qui illustrent sans doute le caractère schizophrénique du héros, mais ces défauts véniels s'estompent face à la puissance et à la richesse des timbres d'un orchestre de l'opéra de Lyon en très grande forme.

Compte-rendu. Lyon, Opéra de Lyon, Wolgang Amadeus Mozart, Don Giovanni, 19 mai 2018. Philippe Sly (Don Giovanni), Eleonora Buratto (Donna Anna), Julien Behr (Don Ottavio), Antoinette Dennefeld (Donna Elvira), Kyle Ketelsen (Leporello), Piotr Micinski (Masetto), Yuka Yanagihara (Zerlina), Attila Jun (Le Commandeur), Cléobule Perrot (Un jeune homme), David Marton (mise en scène), Anna Heesen (Dramaturgie), Christian Friedländer (décors), Pola Kardum (costumes), Henning Streck (lumières), Daniel Dorsch (son), Hugo Peraldo (Chef des chœurs), Orchestre de l'opéra de Lyon, Stefano Montanari (direction).

Livre, critique. L'opéra, miroir du monde – Aix, 2007 – 2018 (éditions ACTES SUD)



Livre, critique. L'opéra, miroir du monde – Aix, 2007 – 2018 (éditions ACTES SUD). Pour les 70 ans du Festival d'Aix, édition anniversaire en 2018, pour les 20 ans de son Académie, et la 12è année de mandat de Bernard Foccroulle, comme directeur artistique, – depuis 2006, l'ouvrage édité par Actes Sud, récapitule ce qui fait aujourd'hui le caractère d'un événement lyrique estival en Provence, parmi les plus célèbre au monde.

Le Salzbourg français, qui défend comme son confrère autrichien lui créé en 1922, l'oeuvre de Mozart dont au moins un et jusqu'à 2 opéras sont programmés chaque été, se rêve ainsi « miroir du monde ». En 1948 a résonné pour sa première édition, le fameux Cosi fan tutte de Wolfgang, déjà dans la cour de l'Archevêché. Après Stéphane Lissner, Bernard Foccroule qui cède sa place à Pierre Audi, défend les axes majeurs de sa politique artistique, laquelle tient en deux volets : jeunes talents et créations.

En 170 pages, peu de textes mais surtout des photos des 65 productions concernées et devenues emblématiques dont certaines mêmes légendaires (mais elles sont rares sur la période), voici les spectacles présentés de façon chronologique, par édition (de 2007 à 2018), ceux qui ont marqué l'histoire récente de la manifestation.

Chaque spectacle, chaque production est ainsi « commenté / révélé » à travers un riche cahier photographique et aussi un témoignage : article de presse suivant la création, récit d'un membre de l'équipe artistique, sous la forme d'un carnet de notes, d'un journal de bord, d'une correspondance, d'une interview…

Tous ces textes sont accompagnés de nombreuses illustrations : photographies de la production, maquettes des décors,

esquisses des costumes… En fin d'ouvrage, une annexe reprend la liste de tous les spectacles donnés au Festival depuis 1948.

Ce livre est moins « le miroir du monde » que la mémoire du Festival aixois sous l'ère Foccroule, c'est à dire 12 années de programmation artistique de 2007 à 2018 qui a compté quelques réalisations majeures en terme d'aide à la professionnalisation des jeunes chanteurs, à travers l'académie du festival, et surtout sur le plan de la création et des commandes passées aux auteurs contemporains : à ce titre la réussite de **Written on Skin de George Benjamin** sous la direction de l'auteur, mis en scène par **Katie Mitchell**, avec l'Agnès de **Barbara Hannigan** qui y signait sa première incarnation d'envergure en 2012, reste un aboutissement guère dépassé depuis. La production fait d'ailleurs le visuel de couverture du livre… Expérience réussie renouvelée avec la création française du **Monstre du Labyrinthe de Jonathan Dove** sous la direction de Rattle en 2015.

Au registre des productions mémorables dévoilant un nouveau regard sur le répertoire, citons parmi les grandes réussites d'Aix en ce début du XXIè siècle : De la maison des morts de Janacek par le duo Boulez et Chéreau (dont c'était alors en 2007 l'avant-dernière mise en scène d'un opéra) ; L'infedelta delusa de Haydn mis en scène par Richard Brunel en 2008, dévoilant le monde onirique et délirant du Viennois, toujours trop absent des scènes ; Götterdämmerung, Le Crépuscule des Dieux de Wagner dirigé par Rattle (à la tête du Berliner) et dans la mise en scène de Stéphane Brunschweig, clôturant en 2009, un Ring qui a permis d'écouter le Berliner dans l'enceinte du Théâtre de Provence… enfin le fabuleux Rossignol de Stravinsky dans la mise en scène époustouflante (avec marionnettes chinoises) du canadien Robert Lepage en 2010 ; Elektra par le duo Salonen et Chéreau en 2013 dont c'était l'ultime mise en scène d'opéra, avec surtout la troublante et si bouleversante Klytämnestra de l'immense mezzo Waltraud

Meier ; en 2014, c'est un spectacle minimaliste et dépouillé d'après le Winterreise de Schubert avec Matthias Goerne qui frappe les esprits. Preuve que rien n'égale la justesse d'une voix seule, inspirée, hallucinée, pas même tout un dispositif visuel et scénique fut-il signé par le metteur en scène le plus en vue de l'heure… enfin, confirmation d'un immense talent dramatique suscitant un trouble persistant à chacune de ses fabuleuses prises de rôle, la mélisande de Barbara Hannigan en 2016, aux côtés du Pelléas de Stéphane Degout (dont c'était le dernier chant dans le rôle), dans la mise en scène d'une habituée désormais, Katie Mitchell (Esa Pekka Salonen, direction).



Livre, critique. L'opéra, miroir du monde – Festival d'Aix-en-Provence 2007/2018 / Beau-livre. Juillet, 2018 / 19,5 x 25,5 / 176 pages – ISBN 978-2-330-10261-6 – Prix indicatif : 32€. Pour les 70 ans du festival d'Aix-en-Provence et les 12 ans de la direction de B Foccroule (éditions ACTES SUD) / A noter qu'au même moment, paraît un cycle d'entretiens avec **Bernard Foccroulle : « FAIRE VIVRE L'OPERA, Un art qui donne sens au monde » / également édité par ACTES SUD**

VANNES, 8è Académie européenne de musique ancienne. CONCERT 1, ce soir,

21h



VANNES, 8è Académie européenne de musique ancienne. 4-12 juil 2018. VANNES poursuit ses activités majeures dédiées à la musique ancienne, sur le plan de la recherche organologique, de la pratique et bien sûr de la transmission. L'expérience primordiale du concert n'est pas écartée loin de là, c'est même le volet complémentaire aux masters classes de l'Académie qui ouvre ses portes à partir **du 4 et jusqu'au 12 juillet 2018**. Chaque été en juillet, les auditeurs et festivaliers déjà fidélisés par l'expérience peuvent prendre le pouls du niveau musical incarné par la nouvelle génération d'instrumentistes jouant sur instruments anciens.

8è Académie européenne de musique ancienne de VANNES / CONCERT 1 D'OUVERTURE :

RENI ou CARAVAGE ? CLASSIQUE ou REALISTE ? SAGE ou REFORMATEUR ?

Etes vous plutôt (Guido) Reni ou CARAVAGGIO ? Tempéré, classique mais furieusement polychrome, ou ténébriste,

réaliste voire plébéen ? En ouverture de ses masterclasses et des concerts publiques qui en découlent, la 8è Académie européenne de musique ancienne de Vannes propose ce soir un superbe programme manifestant deux esthétiques à Rome au début du XVIIè baroque : classicisme et réalisme ? Êtes vous plutôt Reni ou Caravage ? A Chacun selon ses goûts et son tempérament… les instrumentistes de l'Ensemble invité « **AURORA** » (Enrico Gatti, violon), jouent les compositeurs qui sont en relation avec cette double réalité esthétique romaine propre aux années 1590 – 1620…**Dario Castello, Giovanni Battista Fontana, Francesco Rognoni, Bartolomeo de Selma y Salaverde, Giuseppe Scarani, Antonio Bertali** & altri… Concert événement. **LIRE aussi notre présentation générale de la 8è Académie européenne de musique ancienne de VANNES**

Mercredi 4 juillet 2018, 21h
Vannes, Eglise St Patern (payant)



CONCERT D'OUVERTURE MUSICA al TEMPO di GUIDO RENI & CARAVAGGIO. La musique à l'extrême fin du XVIè, quand Rome accueille l'invention révolutionnaire du peintre baroque Caravage, celui qui est né pour "tuer" la peinture (disait le très classique, et très jaloux… Poussin). Réaliste, mystique et sensuelle, la peinture du Caravage demeure un absolu singulier, visionnaire, inclassable dans la première décennie du XVIIè : une comète d'une modernité inouïe qui ne laisse pas de nous interroger sur notre propre humanité… Musiques de Dario Castello, Giovanni Battista Fontana, Francesco Rognoni, Bartolomeo de

Selma y Salaverde, Giuseppe Scarani, Antonio Bertali & altri…
Ensemble AURORA
Enrico Gatti, violon & direction, Luca Giardini violon, Elena Bianchi dulciane, Anna Fontana clavecin et orgue

---

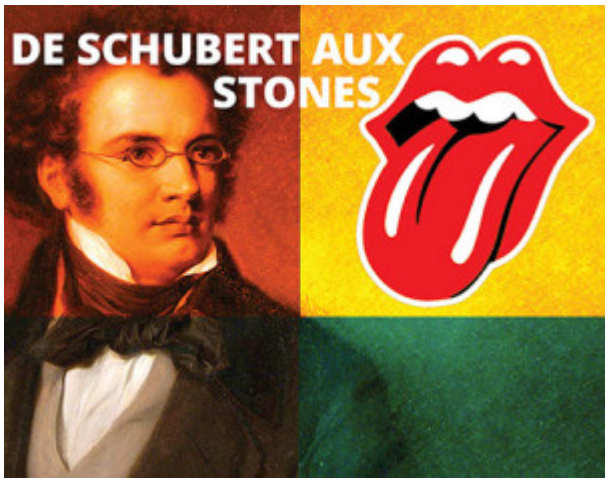


VANNES, 8è Académie européenne de musique ancienne. Le Festival des Musiciens voyageurs » Italie, Espagne, Angleterre, France, Autriche, Perse… chants d'oiseaux
PREMIER CONCERT PUBLIQUE : **Mercredi 4 juillet, 21h.** Vannes, Eglise St Patern (payant) CONCERT D'OUVERTURE « MUSICA al TEMPO di GUIDO RENI & CARAVAGGIO », musique au temps de Guido Reni et du Caravage. Dario Castello, Giovanni Battista Fontana …

INFORMATION/RÉSERVATIONS
www.vemi.fr

COMPTE RENDU, festival. CANADA, Festival CLASSICA 2018 (25 mai – 16 juin 2018). 8è édition. Du 30 mai au 8 juin 2018. De Schubert aux Rolling Stones, Mathieu, Debussy, Neukomm…

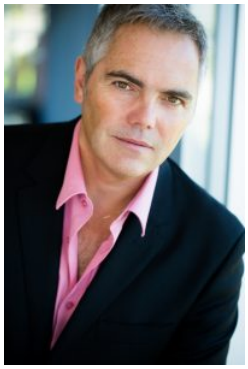
COMPTE RENDU, festival. CANADA, Festival CLASSICA 2018 (25 mai – 16 juin 2018). 8è édition. Du 30 mai au 8 juin 2018. De Schubert aux Rolling Stones, Mathieu, Debussy, Neukomm…



UNE CERTAINE IDEE DU CLASSIQUE… Ils semblerait que nos cousins d'Amérique aient beaucoup de choses à nous apprendre, nous, français pétris de bonnes intentions, souvent arrogants, pétrifiés dans des certitudes… aujourd'hui dépassées. Au Québec se réinvente l'esprit et le fonctionnement d'un festival de musique classique. Prenez l'exemple du Festival CLASSICA, en Montérégie (rive sud de Montréal) : une initiative portée par le baryton **Marc Boucher** (photo ci dessous) / DR) qui en est le directeur artistique et général. 2018 en marque la déjà 8è édition. L'idée est fédératrice, associant plusieurs communes sur le territoire ; elle offre du classique, une image ouverte, généreuse, détendue, en rien compassée ni guindée … comme on peut le voir trop souvent en France où la culture et la musique classique continuent d'être confisqués par la vanité d'une élite qui se croyant supérieure, entend utiliser concerts, festivals, et surtout opéra pour assoir sa soi disante supériorité : on le sait aujourd'hui, le classique en meurt et il n'est pas une institution culturelle digne de ce nom qui ne développe à présent dans l'Hexagone, toutes les actions possibles pour élargir ses publics, démocratiser ses actions et ses offres musicales ; pour en définitive, populariser au meilleur sens du terme, l'expérience de la musique classique sous toutes ses formes. Heureusement, internet pourvoit à cette vision large, généreuse, égalitaire de la culture. C'est un début et certainement, l'amorce d'une nouvelle ère pour la culture dans le monde et en Europe.

Pourtant au Québec donc, le classique est déjà une expérience

humaine fondée sur l'ouverture aux autres et sur le partage. Des valeurs qui se perdent dans l'Hexagone. Aucun détournement d'aucune sorte au Canada francophone, où l'art d'être ensemble imprime à l'esprit du festival CLASSICA, une manière exemplaire de « fierté collective ».



De toute évidence, il règne au Québec, une joie de vivre qui n'existe pas en Europe. Ce qui compte avant tout, c'est l'engagement sincère des artistes invités, la pluralité des engagements, l'accessibilité des offres, le confort des festivaliers, la contribution simple, facile des villes partenaires et associées. Cette 8ème édition aura été marquée surtout par l'affluence, certes favorisée par une météo idéale, lors du week end des 2 et 3 juin où c'est le coeur de la ville de Saint-Lambert qui était réaménagé en scène vivante, alternant concerts en plein air et en accès libre, et programmes payants en salles fermées, c'est à dire une offre large et éclectique conçue comme un menu à la carte, et dans le même périmètre.

OUVERTURE, ACCESSIBILITÉ, INNOVATIONS… Ainsi à Saint-Lambert, 3 églises, le centre multifonctionnel municipal, la grand place et la rue principale (rue Victoria) accueillent spectacle pour enfants avec la pétillante **Natalie Choquette** (porte parole du Festival); spectacle éclectique délirant associant musique d'opéra et cirque (rencontre inédite et marquante entre les acrobates du **cirque Eloize** et plusieurs solistes dont la même Natalie Choquette et le baryton **Gino Quilico**) ; concerts de musique de chambre (avec la crème

actuelle des jeunes solistes chambristes canadiens dont l'excellent violoncelliste **Stéphane Tétreault**) ; musique sacrée baroque, haendélienne sur le thème de l'amour, sans omettre la grande soirée de rock symphonique, en accès gratuit, sous la voûte étoilée cette année sans nuages… Croiser les genres, associer formations et programmes sans apriori ni préjugés, sont bien ici l'apanage d'une culture vivante décomplexée et libre qui se vit sans tension ni malentendu. Imaginez aujourd'hui en France, un concert de **rock symphonique** relève de l'impensable : les mélomanes puristes et la « critique » bien pensante crieraient au détournement scandaleux, voire au vices d'un cross over éhonté, indécent ; l'audience plus tolérante et détendue des concerts de rock ou de variété, serait elle plus intéressée… On mesure le fossé qui sépare encore France et Québec sur ce point.

Comme en 2017, CLASSICA compte aussi son propre **concours de mélodies françaises**, contribution majeure et emblématique à cette francophonie qui ne se porte pas si bien de l'autre côté de l'Atlantique, quoi qu'on en dise: au Québec, l'amour de la langue française s'expose avec une rare élégance et l'engagement sur ce terrain de Marc Boucher à travers son festival CLASSICA nous paraît réconfortant, salutaire, voire décisif. En France, qui se soucie de transmettre les fleurons de notre patrimoine musicale, surtout cette maîtrise de la langue de Hugo, Gautier, Baudelaire ? Qui s'intéresse sur le plan national à l'articulation du français dans le genre qui en est le joyau, la mélodie ?

La diversité, l'éclectisme, le métissage des genres offrent ainsi un laboratoire d'expériences qui en croisant le genre classique avec diverses disciplines et de nombreux registres sans limites, réinvente surtout notre expérience du genre. C'est peu dire que dans notre monde hyperconnecté; où les plus jeunes comme les autres sont saturés de sollicitations, le classique, genre étiquetté « vieux » et « ringard », joue ici son avenir.

Festival CLASSICA (Montérégie) MÉTISSAGES, GENEROSITE & LANGUE FRANCAISE… Au Québec, le classique se réinvente et réussit

WEEK-END des 2 et 3 juin 2018. Pendant notre (premier séjour) à CLASSICA, on aura mesuré le talent du Festival pour équilibrer et diversifier une offre riche et généreuse dont chaque événement s'organise et se consomme comme un menu à la carte, d'autant plus aisément que tout est concentré sur le même lieu et sur un week end. Précisément le premier week end des 2 et 3 juin. Ensuite, le Festival se poursuivait dans différentes villes partenaires, révélant une extension territoriale impressionnante grâce à ses « concerts satellites » à Boucherville, Saint-Bruno de Montarville (sublime bourgade préservée au bord du Saint-Laurent), Brossard, Saint-Jean sur Richelieu… sans omettre le centre ville de Montréal avec le « pianothon » par 6 pianistes conviés, soit 6 h de performance rendant hommage au génie d'André Mathieu, marathon musical et pianistique, organisé à

l’initiative de Marc Boucher au Centre Phi (rue Saint-Pierre).

AU COEUR DE SAINT-LAMBERT: essor d’un village musical. Pour le Week end des 1er, 2 et 3 juin, c’est le coeur de ville de Saint-Lambert qui est investi par les concerts et les rencontres artistiques, les ateliers de toute sorte (yoga pour les enfants et pour les parents, henné, maquillage pour les plus jeunes…). Un concours de peinture est même organisé au bistrot CLASSICA, où les festivaliers amateurs peuvent enchérir pour acquérir la toile de leur choix… Catalyseur, provocateur, initiateur et novateur, CLASSICA bouillonne d’idées, explore toujours plus loin des offres artistiques autour de la musique, repousse les lignes pour fédérer le plus grand nombre autour des valeurs que suscite l’art.



Pendant ce week-end bouillonnant, on aura surtout apprécié la vitalité des expériences musicales de toute sorte, orchestrées avec un grand sens du rythme : scène de la relève à l’extrémité de la grande rue, où se succèdent les plus jeunes instrumentistes et les chanteurs amateurs ou déjà professionnalisés. A ce titre, le talent et l’art d’une détente pourtant très concentrée du jeune sopraniste **Julien Brody** retient l’attention. Ce jeune soliste enchaîne les standards baroques (Haendel, Pergolèse…) comme les tubes plus récents avec une intensité sincère, engageante, déjà très professionnelle. Favoriser l’émergence de jeunes tempéraments, dont la vocalità radieuse de Julien Brody, voilà un objectif qui prend tout son sens à CLASSICA. Le jeune artiste vient de sortir un album intitulé « Peace, Love and Opera », – on ne peut que souscrire à un tel programme, comprenant des airs de Vivaldi, César Franck…, sans omettre Mozart, – et demain, on l’imagine très bien dans Bastien et Bastienne de Mozart sur les plus grandes scènes lyriques-, un rôle qui devrait

idéalement coller à sa tessiture, son timbre souple et claire.
Ailleurs, alors que l'autre grande scène sur la place centrale, rebaptisée place Hydro-Québec, accueille les jeunes pianistes du Cégep Saint-Laurent, comme le jeune relève du Conservatoire de musique de la Montérégie, les festivaliers butinent entre les 3 églises du centre ville : Saint-Andrew 's Presbyterian Church, Paroisse catholique, ou Saint-Lambert United Church. Récital de musique de chambre pour alto et piano, entre Schubert et Schumann par Marina Thibeault et Janelle Fung ; « violon Xtreme » par le violoniste performeur au son très affirmé, intense, Alexandre Da Costa ; surtout, airs des Rolling Stones par un Quatuor classique composé pour l'occasion, à la demande de Marc Boucher, constitué par Marc Djokic (violon), Stéphane Tétrault (violoncelle), Airat Ichmouratov (clarinette) et Elvira Misbakhova (alto), un programme inédit qui colle au thème de cette année (De Schubert aux Stones…), et que seul Marc Boucher, soucieux de métissages comme de créations, a l'audace d'amorcer et d'accompagner.

POUR TOUS LES GOÛTS… Il y en donc pour tous les goûts, et toujours dans une qualité de réalisation rare, avec en bonus non négligeable, la découverte de programmes inédits. Personnellement, on aura surtout apprécié le talent de diseur d'un maître du lied, le baryton Russel Braun accompagné par son épouse au piano, en un duo poétique et allusif, serviteur des errances hallucinées / illuminées du Voyage d'Hiver de Schubert (fil rouge oblige car le thème de cette année est : « De Schubert aux Rolling Stones »…).
C'est aussi la rencontre de deux instruments, permise uniquement cette année à CLASSICA, autour du tango de Piazzolla, bandénéon et violoncelle, équation magicienne grâce au talent en complicité du même violoncelliste Stéphane

Tétrault et de Denis Plante. Autre découverte de charme, la flûtiste Nadia Labrie dans un remarquable récital flûte piano dédié à Schubert dont la flûtiste a conçu une transposition magnétique de la Sonate Arpeggione … Ce défi hautement relevé et avec quelle finesse figure dans son dernier cd paru chez Analekta.
On se souviendra aussi du récital de la pianiste Alice Ader qui récente interprète de Mompou, troque registre et époque, offrant un Schubert, sublimement distancié, aux portes de la mort, emprunt d'abandon mesuré, et de renoncement serein mais si nostalgique. Voilà quelques pépites vécues pendant ce 8è festival CLASSICA au Québec, mosaïque d'instants inspirés, offerts en partage pour le plus grand nombre et avec une décontraction bienheureuse.



HOMMAGE à André Mathieu… Ce tour d'horizon ne serait pas complet sans l'évocation d'un autre fil rouge, structurant la programmation de cette année : l'oeuvre du compositeur « national », André Mathieu défendu aujourd'hui par le pianiste Jean-**Philippe Sylvestre** et Marc Boucher. Pour preuve, le concert du 31 mai, à la Paroisse Saint-Constant, premier jour de notre séjour canadien : le pianiste jouait deux oeuvres en miroir, en une filiation évidente : le Concerto n°4 de Mathieu, puis Variations sur un thème de Paganini de Rachmaninov. Mathieu s'étant toujours référé comme une source exemplaire, primordiale, à l'oeuvre de Rachmaninov, il était évident de « confronter « les deux manières au cours d'un seul concert. Le mérite de ce type de concert en église,

certes dans des conditions acoustiques parfois délicates, revient à Marc Boucher qui là encore, a le souci de la diffusion des œuvres, défend une musique ouverte, fraternelle pour tous et dans une diversité de lieux du territoire qui emporte l'adhésion. Hors des salles de concerts plus habituelles dans l'espace urbain, le goût pour la musique concertante et symphonique peut s'épanouir et être stimulée en Montérégie.



Pour enrichir encore la valeur d'une programmation très équilibrée, CLASSICA développe aussi deux autres genres : **le lyrique et le symphonique**, ou plus exactement le rock symphonique. Le pari était fou à l'origine : interpréter dans une église (Saint-Bruno de Montarville), l'opéra des opéras français, **Pelléas et Mélisande de Claude Debussy** (pour célébrer aussi de l'autre côté de l'Atlantique, le centenaire Debussy 2018) : grâce à une distribution solide, dont l'excellent Alain Buet en Golaud – cœur tourmenté et impulsif qui souhaite (vainement et criminellement) percer l'énigme Mélisande, la langue de Maeterlinck associée à la somptueuse parure orchestrale de Debussy, à la fois sensuelle et mystérieuse, s'est incarnée d'une éloquente manière (LIRE ici l'intégralité de notre critique de Pelléas et Mélisande de Debussy au Festival Classica 2018). L'expérience a permis que de très jeunes instrumentistes explorent la partition envoûtante de Debussy. Le public québecois retrouvera le plateau (avec Marc Boucher dans le rôle de Golaud) ce 29 juillet à Québec dans le cadre

de son « Festival d'Opéra ».



ROCK SYMPHONIQUE. En ouverture comme en conclusion de l'édition 2018, place à un genre très prisé des québécois : le rock symphonique. La foule répond présente pour ce type de concert en plein air et en accès libre : ce 2 juin 2018, à Saint-Lambert l'Hommage aux Rolling Stones réunit 150 interprètes dont les instrumentistes de l'Orchestre symphonique du Conservatoire de la Montérégie (OSCM), le très nombreux chœur Classica, sous la direction du chef Simon Fournier, lequel a signé les arrangements musicaux avec Peter Brennan : la transcription fonctionne idéalement, suscitant chez les auditeurs, plusieurs vagues de satisfaction qui se traduisent par une interactivité immédiate : la foule chante, danse, accompagne l'effort et l'engagement des artistes. Le concert a le mérite de réussir une équation rarement atteint dans l'Hexagone : le classique et le populaire. Un vrai défi pour l'Hexagone dans les années qui viennent. Le fait même que les spectateurs écoutent, participent, coopèrent, dansent debout (et non assis) modifie totalement l'expérience du concert classique. Les Québecois eux, ont déjà adopté ce principe qui n'a rien d'étrange ni de suspect, de ce côté ci du Saint-Laurent.

Et comme si l'expérience couverte de succès (et d'affluence) ne suffisait pas, Marc Boucher a programmé à l'extrémité de la programmation, le 16 juin, pour la clôture, un second temps fort rock et symphonique : « Hommage à Queen », cette fois, dans le Parc Gerry-Boulet de St-Jean de Richelieu, – un plateau professionnel avec l'orchestre symphonique du Conservatoire de la Montérégie (OSCM), le Chœur de l'Opéra

bouffe du Québec et le soliste Marc Martel : un pied de nez aux traditionnels et aux conservateurs qui pensent toujours que les instruments classiques sont destinés à l'opéra et aux salles de théâtre et de concert. Ici la langue symphonique revisite avec un talent fou, les standards de Queen.

BERLIOZ, les BEE GEES et JEAN-CLAUDE MALGOIRE. Unique et spécifique expérience qui en 2019, se poursuit forcément ; cette fois, la thématique annoncée par Marc Boucher, de plus en plus volontaire et serein, sera : « De Berlioz aux Bee Gees ». Cela ne se passe qu'au Québec, avec le naturel, la décontraction et l'expertise requis. Réservez dès à présent votre séjour en mai et juin 2019 à Montréal et en Montérégie. Le Festival CLASSICA saura vous satisfaire tout en vous surprenant. La thématique 2019 est particulièrement prometteuse : outre un grand concert BERLIOZ dédié à La Damnation de Faust, dans un site magnifique au bord du Saint-Laurent ayant pour fond la ville même de Montréal, Marc Boucher annonce aussi la création mondiale d'un opéra ambitieux, somme de toute une vie, jamais joué de son vivant, MIGUELA du fameux Théodore Dubois (1837-1924) dont un festival il y a quelques années à Venise avait semblé marqué la réhabilitation et un regain d'intérêt, bien vite étouffés depuis… Dubois est un compositeur toujours étiquetté académique : pourtant la recréation d'ABEN HAMET par Jean-Claude Malgoire à Tourcoing, la recréation de la version complète (avec orchestre) de son Paradis Perdu, par le même Jean-Claude Malgoire ont récemment démontré la haute valeur d'une écriture taillée pour le drame et l'opéra. MIGUELA devrait donc marqué les esprits et perpétué aussi l'oeuvre pionnière de Jean-Claude Malgoire, disparu en avril 2018 et dont Marc Boucher a à cœur d'honorer la mémoire comme poursuivre les pistes de travail. Le directeur de CLASSICA a

su inviter le fondateur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing dès les premières éditions du festival Québécois : de leur relation privilégiée et de leur amitié, un esprit de famille s'est constitué : la prochaine édition de CLASSICA en 2019 en concrétise toujours l'activité. L'actualité lyrique française sera donc à suivre en mai et juin 2019 au Canada francophone, grâce au festival CLASSICA. Comptant 70 000 spectateurs en 2018, le Festival créé par Marc Boucher est devenu l'événement incontournable de chaque début d'été : une occasion exceptionnelle pour traverser l'Atlantique et (re)découvrir le Québec qui ose, innove, et réussit ce qui n'existe pas encore en France.

COMPTE RENDU, festival. CANADA, Festival CLASSICA 2018 (25 mai – 16 juin 2018). 8è édition. Du 30 mai au 8 juin 2018. De Schubert aux Rolling Stones, Mathieu, Debussy, Neukomm…

Approfondir

PLUS D'INFOS : visitez **le site du Festival CLASSICA 2018** (du 25 mai au 16 juin 2018).

http://www.festivalclassica.com/index.html

La diversité artistique et musicale portée par le festival CLASSICA, principal festival qui lance la saison des événements de l'été au Canada, rend compte de la vitalité musicale et artistique au Québec. Plusieurs artistes présents cette année avaient simultanément une riche actualité discographique… Voici quelques titres à découvrir dans le prolongement du festival de ce printemps 2018.

Julien Brody, soprano. Nouvel Album « Peace, Love and Opera »

Nadia Labrie, flûte. Flûte passion 1. Premier cd édité chez Analekta : transcriptions d'après Schubert dont la Sonate Arpeggionne…

Caroline Gélinas : Confidences (Premier album de la mezzo québécoise) (1 cd Atma classique)

Marc Boucher : **intégrale des mélodies de Gabriel Fauré** (4 cd Analekta)

LIRE AUSSI notre **compte rendu complet du concert du 5 juin 2018 : recréation de l'oratorio de Neukomm : La Résurrection**, autre événement du 8è festival CLASSICA 2018, et bel hommage au regretté Jean-Claude Malgoire, initiateur du programme ainsi révélé.